

que dans les lignes, aux carrefours, par les clairières—soufflait un vent âpre....

Les grands bois de Rivaude touchent à la forêt de Lauriac, laquelle, joutant les grands taillis des Souches, vient joindre la forêt de Vierzon....

Les bois de Rivaude sont valonnés, tourmentés, coupés de profondes fondrières et de rochers saugés dressant leurs crêtes mousseuses au milieu d'un inextricable fouillis de ronces épineuses et de clématites tordues....

L'un de ses forts, d'où les chiens ne parviennent même pas à faire débucher les sangliers, est nommé le Roncier. C'est un enchevêtrement de toutes les plantes grimpanes, au milieu duquel ni garde, ni braconnier, n'est jamais parvenu à s'aventurer.

Par une froide nuit de décembre, deux êtres humains cependant avaient établi leur campement aux abords du Roncier de Rivaude.

Un homme et une femme, si l'on peut donner le nom de femme à la créature sèche, maigre, tout en os, qui accompagnait le premier de ces deux individus.

L'homme se nommait Poiroux.

La femme, la Doucine.

Ils habitaient une petite cahute, tout au bout du village de Pierrefitte.

Mais rarement on les trouvait à ce domicile,

Ils n'y revenaient que quand ils avaient les poches pleines.

Alors ils achetaient deux litres d'eau-de-vie....

Chacun le sien.... Faut être juste....

Ils s'enfermaient à double tour, et ils buvaient à même le goulot, assis en face l'un de l'autre et savourant le liquide infâme jusqu'à la dernière goutte.

Parfois ça n'allait pas tout seul.

La Doucine buvait plus vite que son copain, et une fois son litre vide, elle voulait obliger Poiroux à partager avec elle.

Et dame, alors, comme Poiroux était affreusement ivre, que la Doucine l'était davantage encore, ayant pris l'avance sur son compagnon, ils se crochaient, se battaient, s'assommaient, s'arrachant les cheveux, se faisant de cruelles morsures d'où le sang giclait tout autour d'eux, les inondant... jusqu'au moment où à bout de forces, ils allaient tomber chacun dans son coin sur le tas de fougères qui leur servait de couche.

Et là, ils s'endormaient d'un sommeil léthargique, se réveillaient après de longues heures, complètement abrutis, et ne conservant aucun souvenir de la danse qu'ils s'étaient mutuellement administrée.

Dans toute la contrée on en éprouvait une véritable terreur.

Où les trouvait dans des coins de grange, enfouis sous des meules, saouls perdus, quand l'insurmontable soif de l'eau-de-vie les prenait à cet endroit, ne leur donnant pas le temps de se rendre jusqu'à Pierrefitte.

D'où venaient ils?...

Oh ! l'histoire de tous deux était des plus banales.

Poiroux était le fils d'un cultivateur aisé.... Il avait eu du bien, — comme on dit dans le pays, — puis l'amour de l'alcool, toutes les passions mauvaises, sans oublier la paresse, l'avaient tout doucement conduit à ce degré d'abjection où nous le trouvons dans le cours de ce récit.

Il y avait bien des années de cela, la Doucine était entrée chez Poiroux en qualité de domestique.

C'était déjà une grande bringue, maigre comme un os de seiche et sale comme une huppe....

Mais elle avait promptement conquis toutes les bonnes grâces de son maître, en lui tenant tête le gobelet à la main.

Et depuis ce temps-là, ils ne s'étaient pas quittés, vivant comme deux brutes sauvages, mais inséparables, se suivant l'un l'autre, unis par le même vice, cette soif inextinguible de l'alcool.

Poiroux et la Doucine étaient encore liés par un autre vice, une autre passion aussi invétérée, aussi violente que la première.

C'était celle-là même à cette heure leur seule ressource, leur seul moyen d'existence.

Tout petit, Poiroux avait eu la passion du collet. Il braconnait avec amour.

Et la Doucine la possédait aussi, cette passion destructive, au même suprême degré.

Alors quand ils étaient à bout de miches, quand

la huche était complètement vide, que la Doucine avait les dents longues et Poiroux l'estomac serré, ils partaient et allaient au loin.

Et dame ! les lièvres, les lapins, les faisans n'avaient qu'à bien se tenir.

En une tendée ils raflaient vingt, trente pièces de gibier, et ils portaient cela chez des receleurs, chez des cabaretiers, à droite et à gauche, certains de toujours tirer de rondes pièces du prix de leurs rapines.

Naturellement ils étaient la bête noire des gardes qui ne pouvaient parvenir à les pincer....

Et cela, par une raison bien simple.

Tandis que Poiroux tendait, la Doucine faisait le guet, et réciproquement.

A califourchon sur un arbre, se confondant par la teinte terreuse des vêtements et du corps avec les maîtresses branches, la Doucine veillait.

Et un garde se montrait-il, elle imitait à s'y méprendre le hululement d'une hulotte, et les deux colleteurs disparaissaient à toutes jambes au milieu des méandres des bois dont ils connaissaient jusqu'aux moindres détours.

Cette nuit-là, par une lune diamantant le givre qui pendait aux branches en épaix cristaux, Poiroux et la Doucine étaient venus faire une rafle dans les bois de Rivaude.

Ils avaient largement colleté la veille au soir.

Et leur tendue faite, ils s'étaient tapis sous une hutte de bourrées, construite, cerclée avec des genêts, sorte de tanière où ils se chauffaient l'un contre l'autre, sommeillant doucement d'un œil, mais prêtant l'oreille aux moindres bruits de la forêt.

Devant le tas de bourrées arrangé en abri, un petit feu de souches se consumait sans fumée, cuisant sous ses braises un tas de pommes de terre enlevées à un silo la veille au soir.

—Tu dors, Doucine,—fit Poiroux en se retournant.—Tu dors encore, pas vrai?... Si c'est Dieu possible de ronfler comme tu fais....

—Tiens, qui est-ce qui vous empêche de dormir, vous.... Faut dormir quand on a le temps et qu'on n'a rien à boire.

—Moi je ne peux pas dormir.

—Vous n'avez rien à craindre pourtant, not'maitre.—La Doucine avait toujours continué à donner ce titre à Poiroux, bien qu'elle ne touchât point de gages depuis nombre d'années,—vous n'avez rien à craindre ni moi non plus.... Pas de danger que les gardes sortent par ce temps-ci.... Et ne sommes-nous t'y pas ben encellev,—à couvert,—comme nous sommes....

—Ben oui.... Je sais ben qu'il n'y a rien à craindre pour l'instant.... Et n'empêche que je ne suis pas à mon aise.... dans ces bois-ci.... C'est toi qui as voulu y venir, nous aurions bien mieux fait d'aller tendre d'un autre côté....

—Mais non, mais non, des autres côtés, il n'y a pas de gibier, comme à Rivaude.

—Oui, mais il court trop d'histoires de ceux-ci depuis quelque temps.

La Doucine haussa les épaules.

—Ah ! vous croyez à toutes ces histoires-là, vous !....

—J'y crois sans y croire.... N'empêche que toutes les vaches des Butaux avortent, que la Chaussaye a pris feu sans qu'on sache pourquoi.... que le miel des Chaumettes a aigri et moisi.... sans compter les brebis qui ont mal tourné.... Enfin, tant de plaies ne tombent pas à la fois sur un pays ; il y a quelque chose de drôle là dedans, pour sûr.

—Bah ! ça ne m'empêche pas de dormir tout ça....

—Je le vois ben....

—Même que ce n'est pas une raison pour empêcher de dormir les autres.

Et la Doucine se rengorgna contre les bourrées en reprenant son somme.

Mais Poiroux s'agitait.

Une secrète inquiétude s'était emparée de lui et le tracassait.

—Tu sais,—dit-il encore, au bout d'un instant de silence,—tu sais bien que le silo des pommes de terre de Framchon, le premier fermier de Lauriac, a encore été éventré....

—Qué que ça peut me faire !.... vous demande un peu....

—C'est pas toi qu'a pris des pommes de terre à Framchon ?

—Non ! c'est pas moi !.... Et puis quand ça serait moi !.... Quand j'ai faim, je fais comme vous je prends des pommes de terre où j'en trouve.

—Les betteraves aussi de Chicot ont été détérées....

—C'est quelque rôdeur qu'a voulu en goûter.... Poiroux se trémoussa.

—Comme ça n'est pas nous qui avons fait ces coups-là, faut bien que ça soit un autre....

—Il n'y a pas que nous à avoir faim.

—C'est pas de la faim, cette fois, c'est de la malice.

—La malice à qui ?

—Est-ce qu'on sait ?.... Mais les gens des Chaussigneuls, de la Vacherie, des Richoux, des Foltiers, tous ces gens-là disent bien qu'il se passe dans les bois de Rivaude quelque chose d'extraordinaire.

—Des mentes.... laissez moi dormir....

—Non ! ce n'est pas des mentes.... et je sais bien que je voudrais ben ne pas être venu passer la nuit à ce satané Roncier.

—Ah bien ! puisque nous y sommes, faut y aller jusqu'au bout, je n'ai pas envie de perdre mes facets....

—Sûr, mais j'aurais bien mieux aimé aller colleter ailleurs.

A cet instant Poiroux se dressa sur son coude, et avança la tête hors de la hutte.

—Tu n'as pas entendu,—demanda-t-il à la Doucine ?

Celle-ci venait de brusquement sortir de son assoupissement, et elle aussi, elle prêtait l'oreille.

—Chut,—lui dit Poiroux....

Cette recommandation était inutile.

La Doucine ne parlait plus.

Ses yeux agrandis par la surprise, la crainte, fouillaient les profondeurs du Roncier....

Puis, au bout d'un moment elle murmura à mots entrecoupés par la frayeur.

—Ah ! ben ! en voilà une histoire !....

Quant à Poiroux ses dents claquaient, tandis qu'il soupirait de son côté :

—Bon Dieu de bon Dieu ! j'ai t'y peur !....

Le fait est que pour des alcooliques comme Poiroux et la Doucine, gens soumis à de continuelles hallucinations, il y avait lieu de concevoir un violent effroi. La lune s'était cachée ; mais dans le sombre, une apparition bizarre venait de se montrer tout d'un coup à l'orée du Roncier.

C'était une forme humaine.... oui, ce devait être une forme humaine.... bien qu'elle rampât sur le ventre, à quatre pattes, s'approchant du petit brasier situé à quelques mètres de la hutte.

La tête de la créature qui s'avancait ainsi disparaissait sous une forêt de cheveux noirs qui s'enroulaient comme des serpents emmêlés....

C'était avec une imperceptible lenteur qu'elle s'approchait du brasier, s'arrêtant pour écouter, dardant de farouches et de soupçonneux regards dont la luisance filtrait à travers les mèches épaisses qui recouvraient son front.

Ni Poiroux, ni la Doucine, comme bien on pense n'avaient envie de bouger.

La malheureuse créature qui s'approchait ainsi, rassurée par l'immobilité des deux braconniers, prit confiance.

Elle atteignit le brasier, et étendant ses mains, se chauffa avec une satisfaction visible....

La braise ne jetant qu'une bien faible lueur, les traits de l'inconnue ne pouvaient être en lumière. Mais il faisait néanmoins assez clair pour que ni Poiroux ni la Doucine ne perdissent un seul de ses mouvements.

Après s'être chauffée pendant un long moment, elle prit un bâton, et doucement écartant les braises et les cendres en retira une douzaine de pommes de terre, qu'elle se mit à dévorer une à une.

Quand ce frugal repas fut terminé, l'apparition se laissa choir, s'étendant sur la mousse et rampant de nouveau, se perdit rapidement dans la bruyère....

Poiroux alors respira bruyamment.

—Est-elle partie ?—demanda-t-il à la Doucine.

—Oui, je crois que oui,—répliqua celle-ci, qu